

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 40

Artikel: Les maîtres de la farce.
Autor: France, Marcel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

enseigné de plus fin, de plus subtil, de plus passionné, de plus ardent, il le fit passer par ses doigts sur la corde vibrante. La femme aérienne s'approcha davantage et vint s'asseoir sur l'herbe auprès de Thémandre. Il posa sa lyre et, en mêlant son chant à sa parole, il dit :

— N'es-tu pas quelque fille des dieux que leur bonté m'a envoyé jusque dans ces solitudes étrangères pour me garder et me charmer ?

— Je suis la reine Nitocris. J'étends mon sceptre sur l'empire des airs de ma belle Egypte. Quand tu touchas mon port d'Alexandrie, je t'ai vu, je t'ai admiré, je t'ai poursuivi ; je t'ai protégé contre les pillards du désert... et nous voici l'un avec l'autre...

— Belle Egyptienne, ta beauté me captive ; ton regard me transperce et m'attire comme le serpent attire l'oiseau ; je respire à tes lèvres le parfum de la rose ; ta parole m'enflamme. Que ne suis-je un dieu, un enfant des zéphyrs, pour m'envoler avec toi dans les espaces bleus de ton royaume, sur les ailes des vents, jusqu'en la demeure de nos divinités ! Tu viendrais, tu m'accompagnerais, n'est-ce pas, ma belle Nitocris ? Je mourrais loin de toi !... je t'aime !...

Thémandre se pencha vers la reine aérienne ; son front allait bientôt effleurer la noire chevelure et sa lèvre, la joue fraîche et rose ; il s'appretait à enlacer de son bras la taille de cette femme... ses yeux jetèrent sur la plaine un regard furtif, celui d'un voleur qui va poser la main sur l'objet convoité. Tout à coup, il se redresse, il écoute, il regarde encore, il se lève... ses bras tombent sans force le long de son corps ; son cœur bat à se rompre ; tout son être tremble ; il pâlit, il devient blême... il regarde.

Un spectre était là, dans la nuit sombre, à deux jets de pierre, vêtu d'un long suaire blanc, la face recouverte d'un voile. Il s'avancait, chancelant, une main sur la poitrine, l'autre tendue en avant, les doigts crispés. Thémandre porta lui aussi la main sur son cœur ; puis il se frotta les yeux comme pour mieux voir ; il ne s'était point trompé. L'apparition s'avancait lentement, effrayante dans son silence. Le jeune Grec était terrifié ; il se tourna vers la belle Egyptienne... elle n'y était plus ; elle s'était anéantie, sans bruit, sans laisser de traces de sa présence. Il était donc seul dans la nuit, sur cette vaste plaine, près des pyramides mystérieuses, devant ce nouveau fantôme. Il ne tremblait plus : la frayeur l'avait immobilisé ; c'était la statue de la peur. Les palpitations de son cœur allaient en mourant ; son souffle se faisait toujours plus faible ; la vie semblait l'abandonner.

Le spectre s'arrêta à trois pas de Thémandre, sans mouvement, roide, comme si c'eût été une momie blanche surgie soudainement du sol.

Thémandre voulut étendre ses bras pour palper le fantôme, s'il était possible ; mais ses bras retombèrent inertes, paralysés ; il n'était plus maître de lui-même ; ses membres ne lui obéissaient plus. Au bout d'un instant, cependant, comme si une réaction s'était

produite, il peut articuler ces mots, d'une voix faible et cavernieuse :

— Qui es-tu ?

Le spectre éleva lentement sa main gauche qui saisit le voile recouvrant la figure, et le rejeta derrière la tête, laissant apercevoir un visage pâle et défait, contristé par la douleur et la fatigue, un front ridé, des yeux de fauves qui lançaient un regard féroce.

Ce spectre était Armodie.

Elle était arrivée au camp dans le plus grand silence ; elle s'était dirigée vers la tente du fils de Nicor ; n'ayant trouvé personne, elle avait erré dans les environs, et, attirée par des sons de voix, elle avait porté ses pas du côté des pyramides ; elle avait entendu ce que son amant disait à la belle Egyptienne ; elle en était devenue d'abord toute tremblante, tout abattue, puis, comme le rameau qu'une force a tenu ployé, se redresse avec vigueur après l'affront et frappe, en remontant, son tyran, la fille de l'hilote, jalouse et blessée, se montra terrible. Elle s'avança au devant de Thémandre, et, avec un ton de reproche amer, lui lança ces paroles :

— C'est ainsi, beau Cypriste, que tu me trahis ; c'est ainsi que tu traînes aux pieds d'une étrangère l'amour que tu m'avais témoigné, que tu avais juré, sur les autels de notre déesse, de me porter toujours ! Ah ! traître, je t'avais cru, je m'étais laissé prendre au filet trompeur que tu m'avais tendu ; tes appas étaient faux ; les dons de ta richesse cachaient la perfidie !... Cruel !... que ne m'as-tu laissée auprès de mon père, auprès de ma mère ! qu'avais-tu besoin de couvrir ma pauvreté et ma naissance par votre faste empoisonné !... Dans les campagnes de Chypre, j'aurais vécu heureuse si je ne t'avais point connu, si tu ne m'avais tentée par tes bonnes grâces et par tes bijoux ! Mais tiens ! je te les rends, vains et faux témoignages de ton amour pour moi ! Ils me déchargeront d'un grand poids que tu supporteras toi même tout entier. Présente-les à ta belle Egyptienne ! Et maintenant, je te laisse : adore celle que tu me préfères !...

Et comme elle était venue, elle se retira.

Thémandre, que Nitocris avait charmé et que l'arrivée soudaine d'Armodie avait presque terrassé, n'avait rien pu faire pour se rendre maître de lui ; aucune parole n'avait pu sortir de sa bouche contractée ; plein de confusion et d'effroi, il avait regardé la jeune Grecque menaçante, qui avait jeté avec dédain tous ses bijoux devant lui.

Il releva sa lyre en maudissant la reine Nitocris, cette charmeuse de la vieille Egypte, qui surprend les étrangers pour leur ravir leur amour et leur paix ; puis, laissant là ses bijoux, il s'en alla vers son camp, réveilla ses serviteurs et continua son voyage.

Le lendemain, les caravanes du désert, passant au pied des pyramides, dirent que la reine Nitocris avait jeté ses bracelets et ses colliers à quelque voyageur.

E. MONOD.

Les maîtres de la farce.

La farce d'autrefois et la mystification d'aujourd'hui. — Coco-Romieu et Vivier-le-Corniste. — Le prototype de Cabrion des « Mystères de Paris. » — Parlez au concierge. — A farceur, farceur et demi. — Un commensal des Tuileries. — Dans le coupé d'une diligence. — Il fallait un exemple ! — La mimique de Vivier.

La race se perd de ces joyeux princes de la farce. La mystification des Lemice-Terrieux est peut-être plus raffinée, mais aussi plus pénible, plus tirée par les cheveux, à peine amène-t-elle un sourire pincé tandis que c'est d'un large éclat de rire que les imaginations burlesques et bien gauloises d'un Romieu, d'un Vivier, d'un Sapeck, d'un Ravaut secouaient la bedai-

ne de leurs contemporains du siècle dernier.

Le premier en date, Romieu — Coco Romieu dans l'intimité — a eu pour historiographe le père Dumas en personne, qui, dans ses « Mémoires » a raconté les farces les plus amusantes d'ordinaire perpétrées en collaboration avec son compère Rousseau, vaudeville de son état. Quant à Romieu, après avoir été sous-préfet à la Restauration, il devint préfet de la Dordogne sous le règne de Louis-Philippe ; il s'efforçait bien de son mieux de mettre une sourdine à sa verve, mais, malgré tout, le fantaisiste à outrance perçait sous l'habit brodé et il en fit tant et tant que

le seul fait de présider aux destinées administratives d'un département parut un de ses meilleures farces.

M. Thiers ou Guizot le rendirent au laisser aller du boulevard parisien.

Romieu fut le prototype du Cabrion des „Mystères de Paris”.

C'est surtout aux concierges et aux épiciers qu'il s'en prenait. Il passait sa tête par le vasistas d'une loge :

— Bonjour, mon ami.

— Bonjour, monsieur.

— Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît que cet oiseau ?

— Une fauvette à tête noire.

— Ah ! Ah !... Et pourquoi avez-vous une fauvette à tête noire ?

— Parce qu'elle chante très bien, monsieur. Tenez, écoutez...

Et docilinant de la tête, les mains sur les hanches, le brave concierge écoutait chanter sa fauvette, attendant avec un sourire triomphant les compliments de son interlocuteur :

— C'est vraiment charmant ! Mais, votre femme ?

— Mon épouse ? monsieur veut dire ?...

Et la conversation se prolonge ainsi un quart d'heure durant, jusqu'au moment où le concierge s'avise enfin de demander au curieux :

— Monsieur, désire peut-être quelque chose ?

— Mais non, mon ami.

— Alors je voudrais bien savoir pourquoi monsieur me fait l'honneur...

— Moi ? Dame, je passe, je vois au-dessus de votre loge : „parlez au concierge” et, ma foi je vous parle !

Une autre fois, Romieu se trouva pris à son propre piège. Il entre dans la boutique d'un horloger et poliment lui demande :

— Pardon, monsieur, à quel usage destine-t-on ces petites boîtes rondes qui portent, sur une surface émaillée et munie d'une aiguille, douze chiffres en caractères romains ?

Avec beaucoup de complaisance, l'horloger explique que c'est une montre destinée à donner les heures de la journée, il indique même l'usage du petit „trou avec un essieu microscopique” et comment il faut s'y prendre pour remonter une montre avec une clef.

— C'est extrêmement ingénieux. Et à quelle heure un homme comme il faut doit-il remonter sa montre ?

— A midi, monsieur.

— Ne serait-il pas plus rationnel de la remonter à minuit, en se couchant ?

— Non, monsieur, répondit l'horloger qui, depuis l'entrée de Romieu dans son magasin, avait flairé son homme, parce que, à minuit, il y a bien des gens comme il faut qui sont saouls comme des veaux...

Tête de Romieu qui, à ce dernier trait, se sent incontestablement reconnu !

Les farces de Vivier sont plus connues parce que

l'écho s'en est continué même après l'Empire. C'était un musicien de grand talent, un virtuose sur le cor de chasse comme on en vit jamais. Il avait fait, disait-il, deux parts de sa vie : l'une pour le cor de chasse, l'autre pour la mystification. Avec cela homme du monde, il était reçu dans l'intimité de la Cour impériale ; l'empereur avec qui il avait, par parenthèse, une ressemblance physique étonnante, s'amusa beaucoup du récit de ses plaisanteries ; il les contait d'ailleurs en comédien consommé. Sa mimique était extraordinaire ; il reconstituait non-seulement les personnages, mais le milieu, l'atmosphère et jusqu'aux circonstances physiques.

Il voyageait dans le coupé de la diligence de Lille, avec un bonnetier et son épouse. A minuit, le bonnetier remonte sa montre et, se tournant vers Vivier silencieux dans son coin :

— Saviez-vous, monsieur, que l'on guillotine demain à Lille.

Vivier qui paraît très gêné, roule des yeux tragiques :

— Hélas ! Monsieur, à qui le dites-vous ? je suis le bourreau !

Un froid de terreur :

— Que voulez-vous, madame ? Mon père était bourreau, mon oncle était bourreau. J'aimais cependant une demoiselle du faubourg Saint-Germain. On me l'a refusée en mariage. De désespoir, j'ai repris la suite de mon père et y ai ajouté celle de mon oncle. On se fait à tout.

— Et vous n'avez pas d'émotion ?

— Aucune, excepté quand je guillotine un innocent.

— Un innocent, monsieur le bourreau ?

— Oh ! pas toujours, mais de loin en loin. Ainsi demain... Il est vrai que trois assassinats ont été commis dans l'arrondissement de Dunkerque. Impossible de découvrir les coupables. Cependant un exemple s'imposait. On a pris ce garçon qui ne tient à rien, sans famille et, en somme, peu intéressant. Il y avait bien un alibi, aussi a-t-on eu toutes les peines du monde à obtenir un aveu. Enfin, en le prenant par la flatterie on y est arrivé.

— Et ce malheureux s'est résigné ?

— Hier encore, il disait bien au gendarme : „Gendarme, je vous jure que je suis innocent !” Mais le gendarme en a fait ce qu'il a voulu par cette bonne parole : „Je le sais, mon ami, et vous n'en avez que plus de mérite dans le service que vous rendrez à la société !”

Tout à tour, dans le récit de Vivier, on croyait voir et entendre le bourreau, la victime, le gendarme, le bonnetier, M. Paturot et son épouse ; le tout était coupé par les cahotements de la diligence, par les coups de fouet et les appels de langue du postillon. La seule invraisemblance c'est que ce fût vrai, et elle était vraie... l'histoire de la diligence.

Marcel FRANCE

Attention aux mouches !

Vous avez souvent considéré une mouche au moment où elle se pose ; elle nettoie ses ailes, dessus et dessous, avec ses pattes de derrière, puis elle frotte celles-ci l'une contre l'autre ; elle fait le même manège avec celles de devant. C'est que ses pattes poilues attrapent dans le vol et surtout sur les matières sales, où elle se plaît et trouve sa table, une foule de microbes dont elle tend sans cesse à se débarrasser. Ces microbes, souvent très dangereux, tombent alors sur le morceau de pain, de fromage, de confiture, de beurre, où elle s'est posée ; ils y pullulent rapidement et cette colonie passe dans notre corps sans que nous nous en apercevions.

Ainsi, la mouche transporte le microbe de la cholérine qui décime les enfants. En juillet et août 1901, dans un quartier de Londres soumis à l'observation, 23 enfants moururent ; l'année

suivante, durant les mêmes mois, pas un décès ; en septembre 1902, 13 cas mortels. Et l'on a remarqué qu'en juillet et août 1901, il y avait beaucoup de mouches ; un an plus tard, même époque, presque pas de mouches qui sont apparues alors en grand nombre en septembre !

Il convient donc de faire la chasse aux mouches, non seulement pour nous épargner leurs ennuis, mais encore pour améliorer l'état sanitaire de la maison. Tuons surtout celles qui, solitaires, vivent dans nos chambres en hiver, elles sont les grand'mères des essaims de l'année suivante. E. M.

Si le cœur se souvient, il est reconnaissant.

Un conseil agréable est rarement utile.

Céder ne signifie pas toujours faiblir.